

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE



Nouvelles

Le temps passe, les choses terrestres également et le compte à rebours inexorablement nous rapproche de notre sortie de cette vie. Laissons donc ce qui est passager derrière nous afin d'être prêts pour le dernier voyage, comme ce saint Mikhail, dont nous publions la Vie à la fin de ce bulletin. Que, par les prières de ce saint, Dieu nous donne un peu de patience, pour supporter nos bobos!

Vôtre en Christ, archimandrite Cassien

TABLE DE MATIERE

- A homelie pour l'Ascension
- & «Tiens bon, mon fils»
- Les Dremiers Martyrs
 Chinois Orthodoxes
- SAINT MARC D'EDHESE, ...
- SUR L'ETERNITE
- CATECHISME POUR LES
- LE SOIR LES LARMES, ET LE MATIN LA 101E
- LE PROCES OU PATRIARCHE
- & DE LA LUTTE SPIRITUELLE
- LES SENTIMENTS DE DIEU
- Le long tourment demikhail Ivanovitch Bezrukov

Quand on parle, il faut bien considérer ce que l'on dit, celui à qui on le dit, quand on le dit, et comment on le dit.

saint Grégoire le Dialogue

(commentaire sur Job; 24,14)

homelie pour l'Ascension

Voici quelques miettes du festin que j'ai pu ramasser dans les évangiles, nos pères théophores, les hymnographes et dans l'iconographie.

Commençons avec les évangiles qui sont peu loquaces sur cette événement, pourtant fort important, qui est le point culminant de l'économie du salut de notre Sauveur.

Jean n'en dit rien de l'Ascension et Matthieu juste du «lieu que Jésus leur avait désigné» (Mt 28,18). Marc de sont côté, dit un peu plus : «Après leur avoir parlé, le Seigneur fut enlevé au ciel et il s'assit à la droite de Dieu.» (Mc 16,19) Ce n'est que Luc qui en dit d'avantage : «Puis il les conduisit vers Béthanie et, levant les mains, il les bénit. Or, tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel.» (Luc 24,50)

«Il les conduisit vers Béthanie,» ce qui suppose qu'ils étaient rassemblés à Jérusalem. Or Béthanie était «près de Jérusalem, à quinze stades environ,» selon saint Jean (Jn 11,18) Les Actes (19,10) disent : «la distance d'un chemin de sabbat.» Ils étaient rassemblés dans la ville. «Vous autres, restez en ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en haut.» (Luc 24,49) Dans les Actes des Apôtres (1,4) est écrit : «Au cours d'un dernier repas, il leur enjoignit de ne pas quitter Jérusalem.» On dirait confinés aujourd'hui, mais il n'y avait heureusement ni Corina ni les *Mercrons*, en ce temps-là. Après l'Ascension, «ils retournèrent à Jérusalem en grande joie,» ce qui indique donc qu'ils venaient de Jérusalem puisqu'ils y retournèrent.

Pour le Résurrection du Christ, il est dit qu'il est ressuscité et pour l'Ascension qu'il fut enlevé au ciel. Pourquoi une fois il est et l'autre fois il fut ? Quelle est la différence ? Lors de l'Ascension c'est l'humanité du Christ qui fut monté au ciel, comme prémice pour tous les hommes. La divinité du Sauveur n'avait jamais quitté la droite de son Père. C'est donc l'humanité qui fut ...

Saint Grégoire le Grand ou Dialogue dit : «Nous savons par l'Ancien Testament, qu'Elie a été enlevé au ciel (cf. 4 R 2). Mais il faut distinguer ici entre le ciel éthéré et le ciel aérien ou atmosphérique qui est plus rapproché de la terre. Elie fut donc enlevé dans le ciel aérien, et déposé dans une région secrète du monde pour y vivre dans une paix profonde de l'âme et du corps, jusqu'à ce qu'il revienne à la fin du monde et paie son tribut à la mort. Remarquons aussi qu'Elie a été remporté sur un char, pour démontrer clairement que n'étant qu'homme il avait besoin d'un secours étranger; notre Rédempteur, au contraire, n'a eu besoin ni d'un char, ni des anges pour monter au ciel; Créateur de toutes choses, il s'élevait par sa propre vertu au-dessus de tous les éléments.»

«Il s'assit à la droite de Dieu.» Il y est question de l'humanité, car depuis tout éternité le Fils de Dieu y est assis. «Il ne faut point entendre qu'il est assis comme les hommes ont coutume de s'asseoir, et dans ce sens que le Père serait assis à la gauche, et le Fils à la droite; la droite, c'est la puissance qu'il a reçue de Dieu comme homme pour venir juger les hommes après qu'il était venu pour être jugé par eux. L'expression s'asseoir ou résider, a le même sens qu'habiter; ainsi nous disons d'un homme, il s'est assis ou il a résidé dans ce pays pendant trois ans; c'est donc ainsi que Jésus Christ habite à la droite de Dieu le Père, il est heureux et il habite au sein de la béatitude, qui est appelée la droite du Père. Là, on ne connaît que la droite, parce qu'il n'y a plus aucune souffrance,» selon le vénérable Augustin (du Symbole).

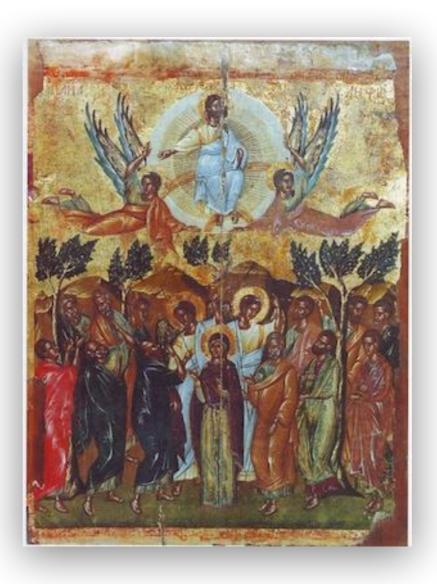
«Lorsque les disciples, ravis l'admiration, suivaient des yeux le Seigneur montant au ciel, deux anges, vêtus de blanc et brillants de splendeur, se présentèrent à eux, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel ? Ce Jésus qui, en vous quittant, s'y est élevé, reviendra de la même manière que vous l'avez vu monter au ciel. (Ac 1,11) «Ces paroles apprennent à tous les enfants de l'Église, que notre Seigneur Jésus Christ reviendra visiblement un jour dans cette même chair avec laquelle il est monté au ciel.» (saint Léon le Grand, homélie 2 pour l'Ascension) Les Actes des Apôtres complètent donc les évangiles en parlant de deux anges, – je suppose que c'étaient les mêmes anges qui annonçaient la Résurrection aux myrophores près du tombeau – et ensuite : «il fut élevé pendant qu'ils le regardaient, et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils avaient les regards fixés vers le ciel pendant qu'il s'en allait, voici, deux hommes vêtus de blanc leur apparurent, et dirent : Hommes Galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel. Alors ils retournèrent à Jérusalem, de la montagne appelée des oliviers, qui est près de Jérusalem, à la

distance d'un chemin de sabbat.» (Ac 19,10) Dans une autre homélie dit saint Léon : «non seulement les apôtres, mais tous les disciples qui avaient perdu courage en le voyant souffrir le supplice de la croix, et qui avaient douté de sa résurrection, ranimés et fortifiés par la manifestation réelle de sa présence, loin de s'abandonner à la tristesse lorsqu'ils le virent monter au ciel, furent comblés de joie. Et, en effet, y eut-il jamais un sujet plus légitime de se réjouir que dans cet heureux moment où la nature de l'homme s'élevait, en présence de cette sainte assemblée, au-dessus de tous les esprits célestes, au-dessus de tous les ordres des anges et des archanges, sans trouver dans sa glorieuse ascension, par de-là tous les cieux, aucun obstacle qui l'arrêtât jusqu'à ce que, reçue dans le sein du Père éternel, elle fût assise sur le trône de celui qui reconnaissait dans son Fils la nature divine par laquelle il lui est égal ?»

Complétons avec des chants de la fête : «Sans quitter le sein paternel sur terre partageant notre humanité, très doux Jésus, tu remontes en ce jour vers le ciel glorieusement depuis la montagne des Oliviers, relevant par compassion notre nature déchue pour l'asseoir à côté du Père avec toi; les puissances incorporelles dans les cieux, frappées d'admiration et d'effroi, magnifient l'amour dont tu aimes les humains; et nous sur terre, avec elles nous glorifions ta condescendance envers nous et ton Ascension, en disant : Seigneur qui remplis d'une ineffable joie au jour de ton Ascension tes disciples et la Mère de Dieu qui t'enfanta, donne-nous aussi, par leurs prières, la joie de tes élus et la grâce du salut.» (Grand Vêpres, Lucernaire)

L'iconographie met, pour ainsi dire, le tampon sur ces témoignages, comme nous voyons sur l'icône-ci.

a. Cassien



«Tiens bon, mon fils»

Extrait d'une lettre du starets Anatoly (Potapov).

... A cause de cela, les hérésies se répandent partout, et en attireront beaucoup. L'ennemi du genre humain agira par la ruse, afin d'incliner vers les hérésies même les élus, si cela est possible. Il ne rejettera pas brutalement les dogmes de la sainte Trinité, de la Divinité de Jésus Christ, les qualités de la Mère de Dieu. Mais, imperceptiblement, il commencera à déformer l'enseignement transmis par l'Esprit saint à l'Eglise à travers les pères saints. Il en déformera l'esprit même et les règles, et bien peu remarqueront ces artifices de l'ennemi, seuls les plus au fait de la vie spirituelle. Les hérétiques prendront pouvoir sur l'Eglise, ils y installeront partout leurs serviteurs et la piété sera dédaignée. Le Seigneur a dit : «... Vous les reconnaîtrez à leurs fruits», - et toi aussi, par ces fruits, ou, ce qui est la même chose, par les actes des hérétiques, efforce-toi de les distinguer des vrais pasteurs. Ce sont des escrocs spirituels qui dispersent le troupeau, ils entreront dans la bergerie - l'Eglise, ils y infiltreront de par ailleurs ainsi que l'a dit le Seigneur, c'est-à-dire qu'ils pénétreront par une voie illégale, par la force foulant aux pieds les règles de Dieu. Le Seigneur les appelle brigands (Jn 10,1). Effectivement, ils pourchasseront avant tout les vrais pasteurs, les internant, les déportant, car sans cela ils ne pourraient disperser le troupeau. Ainsi, mon fils, dès que tu verras une dérogation à la règle de Dieu dans l'Eglise, à la tradition patristique et à l'ordre établi par Dieu - sache, que les hérétiques sont déjà là, bien que, peut-être, pendant un certain temps, ils camoufleront leur improbité, ou déformeront imperceptiblement la foi de Dieu, pour un succès encore plus grand, en attirant et enfermant dans leurs filets les inexpérimentés. Les persécutions ne toucheront pas seulement les pasteurs, mais tous les serviteurs de Dieu, car le démon qui dirige l'hérésie, ne supportera pas la piété. Reconnais-les, ces loups revêtus de peaux de brebis, à leurs mœurs arrogantes, leur amour du pouvoir. Il y aura des calomniateurs, des traîtres, qui sèmeront partout l'animosité, la méchanceté. C'est pourquoi le Seigneur a dit que vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Les vrais serviteurs de Dieu sont humbles, ils aiment leurs frères et obéissent à l'Eglise. Les moines seront durement persécutés par les hérétiques, et la vie monastique dénigrée. Les monastères seront appauvris, il y aura moins de moines et ceux qui resteront auront à supporter l'oppression. Cependant, ces ennemis de la vie monastique, qui n'ont de la piété que l'apparence, s'efforceront d'amener les moines à eux, leur promettant protection et agréments terrestres, mais les menaçant de renvoi en cas d'insoumission. Ces menaces amèneront alors sur les plus faibles un grand abattement; mais toi, mon fils, réjouis-toi lorsque tu seras parvenu à ces temps, car alors, les fidèles, qui n'auront pas même fait montre d'autres vertus, recevront la couronne, pour leur seule fermeté dans la foi, selon la parole du Seigneur (cf. Mt 10,3). Crains le Seigneur, mon fils, crains de perdre la couronne préparée, d'être rejeté du Christ vers la ténèbre profonde et la torture éternelle; maintiens-toi courageusement dans la foi, et s'il le faut, supporte avec joie le bannissement, et tout autre malheur, car tu auras le Seigneur avec toi, - et les saints martyrs, et les confesseurs; ils contempleront dans la joie ton exploit. Mais malheur ces jours-là, aux moines qui auront acquis propriété et richesses et qui, pour l'amour de la tranquillité sont prêts à se soumettre aux hérétiques. Ils endormiront leur conscience, disant : «Nous conserverons et sauverons le monastère, et le Seigneur nous pardonnera». Malheureux aveugles, ils ne réfléchissent pas du tout au fait, qu'avec l'hérésie entreront les démons, et ce ne sera plus alors un saint monastère, mais seulement des murs, hors desquels la Grâce se sera retirée. Mais Dieu est plus fort que l'ennemi et n'abandonnera jamais ses serviteurs, et les vrais chrétiens resteront jusqu'à la fin de ce temps, seulement ils choisiront la solitude, les lieux déserts. Ne crains donc pas les soucis, mais l'hérésie destructrice, car elle dépouille de la grâce et sépare du Christ. C'est pourquoi le Seigneur a voulu que les hérétiques soient considérés comme païens et publicains. Ainsi donc, tiens bon, mon fils, dans la grâce du Christ Jésus, hâte-toi dans la joie, par l'exploit de la confession, à supporter les souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ (cf. Il Tim 11,1-3), qui a prédit : «sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie» (Apo 2,10). A Lui soient, avec le Père et le saint Esprit, l'honneur et la gloire, et la royauté dans les siècles des siècles. Amen.

Fleurettes de l'Ermitage d'Optino Des souvenirs sur les derniers Startsy d'Optino. Moscou "Palomnik" 1995. Traduit du russe par N.M. Tikhomirova

Les Dremiers Martyrs Chinois Orthodoxes

Un massacre semblable à la nuit de la Saint Barthélemy eut lieu en Chine au tournant du 20 e siècle. Ses victimes en furent les Chinois orthodoxes, qui se révélèrent de radieux confesseurs de Jésus Christ et moururent pour lui en martyrs. Il survint pendant la rébellion des Boxers en 1900.¹ Deux personnes furent témoins oculaires de ces atrocités : l'archimandrite (plus tard métropolite) Innocent, chef de la mission ecclésiastique orthodoxe de Pékin, et l'archimandrite Abraham, qui écrivirent une émouvante relation et un panégyrique de la dormition de quelques uns des martyrs. L'archimandrite Innocent décrit les atrocités horribles de la manière suivante :

«C'est le 11 juin 1900 que furent martyrisés à Pékin la plupart des Chinois orthodoxes. La veille, des proclamations avaient été affichées le long des rues, appelant les païens à massacrer les chrétiens, et menaçant quiconque oserait leur donner refuge. Dans la nuit du 11 au 12 juin, les Boxers attaquèrent les maisons chrétiennes avec des torches enflammées dans tous les quartiers de Pékin, mettant la main sur les infortunés chrétiens, les torturant pour les forcer à renier le Christ. Terrifiés à l'idée d'être torturés et de mourir, beaucoup renièrent l'Orthodoxie pour sauver leur vie, et brûlèrent de l'encens devant les idoles. Mais d'autres, courageusement, confessèrent le Christ sans crainte des tourments. Leur destin fut terrible. Les païens les éventrèrent, les décapitèrent, les brûlèrent vivants dans leurs maisons. La chasse et le massacre des chrétiens continuèrent pendant les jours suivant l'insurrection. Après la



destruction des maisons chrétiennes, il furent traînés hors des portes de la cité jusqu'aux temples païens des Boxers, où ils furent interrogés et immolés par le feu.

Selon des témoins oculaires païens, plusieurs parmi les chrétiens orthodoxes allèrent à la mort avec une étonnante abnégation de soi. Pavel Wan, un catéchiste orthodoxe, mourut la prière sur les lèvres. la Wen, une professeur à l'école missionnaire, fut torturée par deux fois. La première fois, les Boxers la taillèrent sans merci en morceaux et la jetèrent au sol à moitié morte. Lorsqu'elle revint à elle, un des gardes païens entendant ses gémissement la traîna jusqu'à sa

_

¹ En 1898 et 1899, le gouvernement Chinois, conduit par l'Impératrice Douairière Ts'eu Hi, dans une tentative de protéger le royaume des agressions étrangères, ordonna la résurgence des milices villageoises. Les membres de plusieurs sociétés secrètes entrèrent dans ces milices. Ces membres des sociétés secrètes pratiquaient des rites occultes qui selon leur croyance les rendaient invulnérables aux balles. Plusieurs recoupements indiquent que ces rites pratiqués par ces "Boxers" comme les appelèrent les Européens avaient à voir avec le Jiu Jitsu. Criant des slogans comme "Protégez la Patrie, détruisez les étrangers!", les Boxers commencèrent à persécuter les Chinois autochtones chrétiens vers l'automne 1899. Au début de juin 1900, un essai infructueux des principales puissances européennes à soutenir les troupes cantonnées à Pékin aggrava la situation et lorsque, le 17 Juin, elles prirent les forts du Taku pour ouvrir la voie sur Pékin et Tientsin, l'impératrice ordonna la mise à mort de tous les étrangers. Le carnage qui engloba bon nombre de diplomates occidentaux et de missionnaires, dura jusqu'à la fin 1900.

cabane. Mais peu de temps ensuite les Boxers lui remirent la main dessus et cette fois-ci la torturèrent à mort. Les deux fois la Wen confessa joyeusement le Christ devant ses bourreaux.»

Parmi les martyrs et confesseurs chinois du Christ, le prêtre Mitrophane Tsi-Chung et sa famille s'illustrèrent particulièrement. Le prêtre Mitrophane était né le 10 décembre 1855. Ayant perdu son père tôt dans son enfance, il fut élevé par les soins de sa grand-mère, Ekaterina, ainsi que sa mère, Marina, institutrice dans une école de filles. Il ressentit alors beaucoup de chagrin. Lorsque l'archimandrite Pallady fut à la tête de la mission pour la seconde fois, il demanda à son professeur, Luang Yuan, d'enseigner Mitrophane avec une attention particulière, pour le préparer à recevoir l'ordination à la prêtrise à la fin de ses cours. Avant qu'il eût atteint l'âge de vingt ans, il fut nommé à la position de catéchiste. Mitrophane était un être attaché à la paix et la tranquillité; même lorsqu'il était gravement offensé, il ne cherchait jamais à se justifier. Le successeur de l'archimandrite Pallady fut l'archimandrite Flavien qui plus tard devint métropolite de Kiev.

Dès son arrivée à Pékin, l'archimandrite Pallady le chargea, comme il l'avait fait avec le professeur Luang Yuan, d'aider Mitrophane à accomplir sa destinée de prêtre. Mitrophane ne voulut point de lui-même le rang de prêtre et continua à refuser, disant : «Comment un homme de petite aptitude et d'une si faible vertu oserait-il s'élever à un si haut rang ?» Mais, contraint par l'archimandrite Flavien et persuadé par son instructeur, il accepta, tout en sachant qu'après avoir accepté la prêtrise, son lot ne serait pas doux. Et donc, à l'âge de vingt-cinq ans, il fut ordonné prêtre par l'évêque Nicolas (Kassatkin) du Japon. Sous le ministère de l'archimandrite Flavien, père Mitrophane aida à la traduction et à la correction des livres liturgiques. Pendant une période de quinze années, il servit Dieu sans relâche, endurant de nombreux préjudices et mauvais traitements de la part de son propre troupeau et des autres gens, au point d'en divaguer parfois quelque peu.

Par la suite, il vécut pendant plus de trois années en-dehors de la mission, recevant la moitié de son salaire d'origine. Pendant cette vie comme prêtre, père Mitrophane ne fut pas avare et beaucoup profitèrent de lui à cette occasion

Dans la soirée du 1 Juin 1900. les Boxers brûlèrent les bâtiments de la mission: beaucoup de chrétiens, pour se dérober aux périls auxquels ils étaient confrontés, se regroupèrent dans la maison du père Mitrophane. Parmi eux se trouvaient plusieurs de ceux qui avaient été auparavant mal disposés envers le prêtre, et cependant il ne les refusa pas. Devinant que certains avaient le coeur pusillanime, il les encouragea, leur disant que le temps des tribulations était arrivé et qu'il serait difficile d'y échapper. Plusieurs fois par jour, il sortit pour regarder l'église brûler. À dix heure du soir, le 10 Juin, des soldats et des Boxers entourèrent la résidence du père Mitrophane. À ce moment-là, il se trouvait plus soixante-dix chrétiens à l'intérieur; la plupart s'enfuirent, tandis que père Mitrophane et beaucoup d'autres, principalement des femmes et des enfants, restèrent et furent massacrés. Père Mitrophane s'assit dans le jardin devant sa maison, et les Boxers le poignardèrent à plusieurs reprise dans la poitrine, jusqu'à ce qu'il soit criblé de trous comme un nid d'abeille; il s'écroula derrière un dattier. Ses voisins traînèrent son corps jusqu'à l'endroit où s'était élevé la maison de retraite pour les vieillards. Plus tard, le hiéromoine Abraham récupéra son corps et, en 1903, lorsque l'on célébra pour la première fois une fête en l'honneur des martyrs, il fut enterré sous l'autel de l'église des martyrs, à côté des restes des autres. La femme de père Mitrophane, Tatiana, et ses trois fils assistèrent à l'assassinat. Le deuxième fils, Serge, devint plus tard archiprêtre, les deux autres, Isaac et Jean, furent assassinés.

Tatiana avait quarante-deux ans. Au soir du 10 juin elle parvint à s'échapper des Boxers avec l'aide de la fiancée de son fils Isaac, mais le matin suivant elle fut saisie avec dix-huit autres personnes, emmenée à l'extérieur de la porte Andinmin jusqu'au camp des Boxers à Hsiao-in-Fang, et alors décapitée. Isaac avait vingt-trois ans et servait dans l'artillerie. Les Boxers l'exécutèrent par décapitation le 7 juin, car il était chrétien, de notoriété publique.

Jean n'avait que sept ans. Dans la soirée du 10 juin, lorsqu'ils tuèrent père Mitrophane, les Boxers disjoignirent ses bras à la hauteur des épaules puis lui coupèrent les orteils, le nez et les oreilles. La fiancée d'Isaac réussit à sauver la vie de Jean. Le matin suivant, il était assis dévêtu et nu-pieds devant le portail, et comme on lui demandait s'il avait de la peine, le garçon répliqua avec un sourire qu'il n'était pas dur de souffrir pour le Christ. Les gamins des rues se moquèrent de lui, l'appelant un «disciple du diable» mais il rétorqua : «Je crois en Dieu et ne suis pas un disciple des démons». Jean demanda de l'eau aux voisins, mais non seulement ils refusèrent mais le chassèrent au loin. Protasy Chan et Rodion Hsiu, qui n'avaient pas encore été

baptisés, assurèrent comme témoins avoir vu ce garçon blessé aux épaules et aux pieds, dont les blessures étaient profondes de plusieurs centimètres, ne ressentir cependant aucune douleur. Repris à nouveau par les Boxers, il ne montra aucune peur, allant tranquillement avec eux. Un homme âgé exprima de la sympathie envers le garçon, demanda : «De quoi est coupable cet enfant? C'est de la faute des parents s'il devint disciple des démons». D'autres plaisantèrent et se moquèrent de lui, ou simplement lancèrent des flèches en sa direction. Ainsi était-il véritablement comme l'agneau que l'on amène à l'abattoir. Plus tard, les Boxers prirent de nouveau l'enfant-martyr et le décapitèrent, brûlant ses restes en un feu de joie...»

Maria, la fiancée d'Isaac, avait dix-neuf ans. Deux jours avant le pogrom des Boxers, elle vint à la maison du père Mitrophane, désirant mourir avec la famille de son aimé. Lorsque les Boxers entourèrent la maison le 10 Juin, elle aida courageusement les autres à s'échapper, les poussant à sauter par dessus le mur. Alors, après avoir enfoncé le portail, les soldats et les Boxers pénétrèrent dans la cour, Maria hardiment les accusa d'assassiner les gens illégalement, sans procès ni jugement. Ils n'osèrent pas la tuer, mais la blessèrent seulement aux bras et percèrent ses pieds. En tout elle montra une présence d'esprit et un courage remarquables. Serge, le fils de père Mitrophane, essaya par trois fois de la persuader de quitter la maison et de se cacher, mais elle répliqua : «Je suis née près de l'église de la très sainte Mère de Dieu, et c'est ici que je mourrai». Les soldats et les Boxers revinrent peu de temps après, et la vaillante femme finit sa vie dans le martyr, considérant la mort comme n'étant pas plus qu'un passage vers le repos béni.

Décrivant leurs morts, l'archimandrite Abraham ajoute : «Accorde, Seigneur, le repos aux âmes de tes serviteurs, le prêtre Mitrophane et ceux avec lui, et rend leur mémoire éternelle». Et ajoutons à cette prière qu'ils ont trouvé le repos, «celui où reposent les justes»; par leur confession et leur martyre, ils ont été comptés comme justes et ajoutés à leur nombre.

Parmi ceux qui souffrirent pour le Christ se trouvaient des Albaziniens, descendants des fameux habitants d'Albazin qui apportèrent la lumière de la foi orthodoxe en Christ à Pékin, la capitale de la Chine, en 1685, et qui restèrent fidèles à elle. À cause de leur fidélité à la sainte Orthodoxie, le Seigneur récompensa leur descendants par la gloire de la confession et du martyr. Les Albaziniens Clément Kui Kin, Matthieu Hai Tsuan, son frère Vitus, Anna Chui et beaucoup d'autres, ne craignant pas ceux qui tuent les corps, mais sont incapables de tuer les âmes (Mt 10,28), firent face à la torture et la mort pour le Sauveur du monde sans frayeur, suppliant Dieu d'éclairer leurs persécuteurs et de leur pardonner pour leurs fautes.

Tout ensemble, parmi le millier d'âmes que comportait la mission, elle en perdit trois cents. Certaines apostasièrent, mais les autres, au nombre de deux cent vingt-deux, furent de lumineux confesseurs et martyrs pour la foi chrétienne.

La *Presse de l'Église le* journal officiel du Patriarcat de Constantinople, leur dédia un article spécial, à la conclusion duquel on pouvait lire ces mots :

«Le sang des martyrs a toujours été la semence d'où jaillirent les églises du Christ en terre païenne et à travers laquelle s'est développé la vie chrétienne. Implorons le Seigneur que cette sanglante persécution, dont a été victime la petite branche de l'Orthodoxie chinoise, a servi en premier lieu, comme une source infatigable de foi et de courage pour ceux qui avec ardeur portent la parole de l'Évangile, et en second lieu, comme une base pour les succès futures de la foi et du royaume de Dieu en Chine, pour la gloire et l'honneur de Celui Qui a dit : Allez répandre la Bonne Nouvelle à toutes les nations !»

Texte établi d'après l'article du Chinese Herald – juin 1935

traduit par Thierry Cozon.

Quand nous perdons nos biens, si nous suivons parfaitement Jésus Christ, nous devons nous considérer dans le chemin de cette vie comme des voyageurs déchargés d'un pesant fardeau.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job livre 31,6)

SAINT MARC D'EPHESE, LE PAPE LEON III ET ALIA DEFENDENT LE SYMBOLE DE LA FOI ORTHODOXE

L'ECRITURE

«Quand sera venu le consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, il rendra témoignage de moi; et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.» (Jn. 15,26-27)

Le Pape Léon III

Ces paroles moi, Léon, je les ai mises par amour et comme une garantie de la foi orthodoxe (Haec Leo posui amore et cautela fidei orthodoxa).

Pape Léon III (défendant le Credo original en le faisant graver dans l'argent sur les portes de sa cathédrale, les textes latins et grec du Credo, sans l'ajout impie du filioque)

Le Pape Adrien III

«Le Saint Esprit procède du Père.» (Lettre à Photios)

Saint Marc d'Ephèse

«Le symbole de la foi doit être gardé intact, comme à son origine. Étant donné que tous les saints docteurs de l'Eglise, tous les conciles et toutes les Écritures nous mettent en garde contre l'hétérodoxie, comment oserais-je, en dépit de ces autorités, suivre ceux qui nous exhortent à l'unité dans un semblant trompeur de l'union, ceux qui ont corrompu le symbole sacré et divin de la foi et fait du Fils la deuxième cause de l'Esprit saint.»

«Nous recherchons et nous prions pour notre retour à l'époque où, en étant unis, nous parlions d'une seule voix, et quand il n'y avait pas de schisme entre nous.»

«Il est impossible de revenir à la paix sans dissoudre la cause du schisme - la primauté du pape s'exaltant lui-même à l'égal de Dieu.»

«Les Latins ne sont pas seulement schismatiques, mais hérétiques ... nous ne nous sommes pas séparés d'eux pour une raison autre que le fait qu'ils sont hérétiques. C'est précisément pourquoi il ne faut pas s'unir à eux à moins qu'ils ne rejettent l'ajout du *filioque* du Credo et qu'ils confessent le Credo comme nous le faisons.»

Saint Photios

«Il fut ouvertement prêché comme doctrine par les sept saints conciles – le deuxième, que l'Esprit procède du Père, qui sera suivi par le troisième, confirmé par le quatrième, également agréé par le cinquième, également prêché par le sixième, et scellé par la lutte lumineuse du septième.

Bref, le changement (par l'Occident) avec l'ajout du Filioque au Credo fut :

- a) contraire aux propres paroles du Christ sur le sujet.
- b) contraire aux termes du second concile œcuménique.
- c) fait unilatéralement plutôt que conciliairement.
- d) fait contrairement au concile de Constantinople de 879 auquel assistèrent les légats du pape Jean VII, tous les patriarches et plus de 400 autres évêques, qui condamnèrent une telle altération du Credo.
- e) introduit malgré 4 siècles au cours desquels les papes occidentaux (et l'Orient) avaient résisté à une telle innovation.
- f) dommageable car il introduisit une subordination du saint Esprit, car le saint Esprit est inévitablement rendu inférieur au Père et au Fils.

dans: orthodoxologie.blogspot.com/2010/12/saint-mark-dephese-le-pape-leon-iii-et.html

SUR L'ETERNITE

Nous vivons dans le temps, pensons maintes fois au passé, rêvons de l'avenir, et vivons rarement dans le présent, puisque notre esprit se disperse sans cesse, est écervelé, en d'autres termes.

Dieu, par contre, vit dans l'éternité, que nous concevons à notre façon de penser, avec un passé et un avenir, un déroulement, ce qui est bien sûr faux. C'est en réalité une éternelle présence sans commencement et sans fin.

Voici ce que saint Grégoire le Grand en dit, mieux que moi :

«Nous jugeons d'ordinaire des effets de la puissance de Dieu, par ce que nous savons par expérience, qui arrive dans les choses naturelles. Ainsi tout ce qui a commencé et qui finit, est renfermé dans la durée d'un commencement et d'une fin. Que si cette fin n'arrive pas si promptement, on appelle cette durée longue. Et comme l'esprit rappelle dans sa mémoire ce qui s'en est déjà passé, et étend sa pensée sur ce qui en reste à venir, il se forme une extension et une suite de temps dans son idée.

Ainsi quand nous entendons parler de l'éternité de Dieu, notre esprit suivant sa manière ordinaire de concevoir les choses, se figure un long espace de vie, dans lequel il comprend, et un passé qui se conserve dans sa mémoire, et un avenir qu'il voit devant soi, et qu'il attend.

Mais toutes les fois que nous concevons ainsi l'éternité, il est sans doute que nous ne la connaissons pas encore, car il n'y a en elle ni commencement ni fin. Il n'y survient rien qui puisse être attendu à l'avenir; ni il ne s'en écoule rien, qui doive être retenu dans la mémoire. Mais il n'y a qu'une seule chose, et qui est toujours de même. Et quoique les hommes et les anges commencent à la considérer dans un temps, ils voient bien néanmoins qu'elle est sans aucun commencement de temps. En sorte que son être consiste à être toujours de même sans aucune fin, et bien que sa durée se multiplie à l'infini, l'esprit ne se peut étendre dans le futur par son attente.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job; 15,16)

a. Cassien

Souvent nous jouissons d'un repos qui n'est troublé d'aucune agitation, lorsque nous ne nous mettons point en peine de nous opposer aux méchants pour la défense de la justice. Mais si notre âme s'embrase une fois d'un ardent désir pour la vie éternelle; si elle considère par des regards intérieurs la vraie lumière; si elle allume en son coeur les flammes d'une ferveur sainte, nous devons, autant que notre condition le permet, et que la chose le demande, nous offrir à la défense de la justice, et nous opposer aux injustices des méchants; lors même qu'ils ne nous cherchent et ne nous attaquent point. Car blesser dans les autres la justice que nous aimons, c'est nous blesser véritablement nous-mêmes, quoi qu'il semble que l'on nous honore.

the state of the transfer of the state of the transfer of the

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job livre 31,14)

CATECHISME POUR LES NULS

Parfois, dans la rue, on me demande ce que je représente. J'explique que je suis prêtremoine orthodoxe. «Ah, qu'est-ce que l'Église orthodoxe ?» – «C'est l'Église chrétienne primitive qui est restée comme au temps des apôtres. Des pays entiers, comme la Grèce, la Serbie etc., sont presque entièrement restés orthodoxes.» – «Vous croyez à la Vierge ?» – «Bien sûr, mais pas au pape.» – «Est-ce que les prêtres orthodoxes peuvent se marier ?» – «Oui, mais pas ceux qui sont en même temps moines.» (Ces sont généralement les femmes qui posent cette question, toujours préoccupées…)

Encore quelques questions simplistes, et les interlocuteurs continuent finalement leur chemin, – plus instruits.

Parfois j'entends aussi des petits enfants derrière moi : «Papa, qu'est-ce que c'est ?» en me montrant avec le doigt, je pense. «Pssst, tait-toi !» C'est encore trop tôt pour le catéchisme.

Je me rappelle aussi d'une jeune fille, qui était venue une fois au foyer, assoiffée de connaissances sur la religion. Elle commença à demander : «Que sont les apôtres ?» Je lui expliquai que ce sont les disciples que le Christ a choisi pour l'aider dans sa mission, ses collaborateurs, pour ainsi dire. Elle continua encore à poser pleins de questions jusqu'à que son père vienne la chercher.

Comme il n'y a plus de catéchisme à l'école et que les parents sont indifférents à la religion, qu'y a-t-il à attendre de jeunes sans aucune instruction religieuse ?

Si l'on renverse les rôles, ça peut donner cela :

Le prêtre, lors du catéchisme : «Si l'on manque à l'un des dix commandements de Dieu, qu'est-ce que cela fait ?» Le gamin : «Il n'en reste plus que neuf.»

Il faudrait écrire un catéchisme pour les nuls, dans d'autres termes : un pré-catéchisme, avec des questions simples et des réponses claires et simplifiées. Je mettrai ce projet dans la liste d'attente, ... peut-être un jour ? Je naquète ² l'Esprit saint pour qu'il m'inspire et que les pré-catéchistes s'inscrivent.

a. Cassien

Dans une ville russe, les bolcheviks, voulant ridiculiser le culte des orthodoxes, se sont mis d'accord et se sont rendus à l'église principale.

Parmi eux, il y avait un membre du parti, diplômé d'une école de séminaire. Il savait lire les prières dans les livres liturgiques.

Ils sonnèrent donc la cloche et firent des annonces pour que les personnes qui voulaient participer à la liturgie arrivent, et ledit bolchevique se mit à revêtir des vêtements sacerdotaux pour accomplir la divine liturgie.

Il fit tout. Il lut l'Évangile et consacra également les saints Dons. Au lieu de vin, il mit de la vodka et ajouta un morceau de pain sec.

Au moment de la divine Communion, il les a tous communié avec le plus grand sérieux. Quand tout fut terminé, les rires et les divertissements des athées commencèrent. Il jeta le saint calice et cria aux chrétiens surpris qu'on les avait trompés et qu'on leur avait donnés de la vodka et du pain.

Ils se mirent à les battre, à rire d'eux, à les maudire vulgairement. Sans être dérangé, un vieil homme s'approcha de la vodka renversée sur le sol avec les restes du pain.

Et il commença à lécher le sol pour qu'il ne reste rien, comme le faisait le prêtre pour la sainte Communion. Tout le monde était stupéfait. «Que fait le vieil homme ? Est-il complètement fou ?» Ils le laissèrent finir.

Il se releva et leur dit ...

«Mes enfants, je suis prêtre. Tout au long de votre acte comique, j'ai regardé le très saint Esprit agir. Nous avons tous communié au Corps et au Sang du Christ. Que Dieu vous pardonne pour ce que vous avez fait. Mais merci d'être la cause d'un tel don dans une période aussi sombre.»

dans: orthodoxologie.blogspot.com

² Nagueter : attendre servilement à la porte de guelqu'un.

LE SOIR LES LARMES, ET LE MATIN LA JOIE

Pourquoi le roi David chante t-il dans le psaume 30 : «Le soir les larmes, et le matin la joie ?» Il aurait pu dire aussi : D'abord les larmes et ensuite la joie. Le soir, c'est bien avant la nuit, où tout est obscur et où on est donc spirituellement dans la détresse, l'incertitude et la souffrance.

Au début du psaume le psalmiste dit : «Je t'exalte, ô Seigneur, car tu m'as relevé, tu n'as pas voulu que mes ennemis se réjouissent à mon sujet.» Il montre bien qu'il faut passer d'abord par les épreuves, lorsque l'ennemi nous secoue, pour arriver enfin au délassement.

Il parle aussi de l'âme qui a crié vers le Seigneur, car sans prière, sans nous adresser à Dieu, il n'y aura pas de soulagement dans nos souffrances.

Verset 6, il est dit «Je disais dans ma sécurité : Je ne chancellerai jamais !» Cela montre bien d'où viennent nos tentations - de notre suffisance, de notre orgueil, qui entrainent tant d'autres passions. Une fois bien humilié à travers les épreuves, David se compare à la poussière : «La poussière a-t-elle pour toi des louanges ? Raconte-t-elle ta fidélité ?» (verset 9)

Tout ce psaume ne parle que de nos tribulations, dont seul le Seigneur peut nous délivrer.



Voici tout le psaume :

Je t'exalte, ô Seigneur, car tu m'as relevé, Tu n'as pas voulu que mes ennemis se réjouissent à mon sujet. Seigneur, mon Dieu! J'ai crié à toi, et tu m'as guéri. Seigneur! tu as fait remonter mon âme du séjour des morts. Tu m'as fait revivre loin de ceux qui descendent dans la fosse. Chantez au Seigneur, vous qui l'aimez, célébrez par vos louanges sa sainteté! Car sa colère dure un instant, mais sa grâce toute la vie. Le soir arrivent les larmes, et le matin l'allégresse. Je disais dans ma sécurité : Je ne chancellerai jamais! Seigneur! par ta grâce tu avais affermi ma montagne ... Tu cachas ta face, et je fus troublé. Seigneur! j'ai crié à toi, J'ai imploré le Seigneur. Que gagnes-tu à verser mon sang, à me faire descendre dans la fosse ? La poussière a-t-elle pour toi des louanges ? Raconte-t-elle ta fidélité ? Ecoute, Seigneur, aie pitié de moi ! Seigneur, secours-moi ! Et tu as changé mes lamentations en allégresse. Tu as délié mon sac, et tu m'as ceint de joie.

a. Cassien

Lorsqu'on ne peut savoir la raison des jugements de Dieu sur soi, il ne les faut pas vouloir disputer par des paroles audacieuses; mais plutôt les respecter par un silence mêlé de crainte. Et en effet quand le Créateur ne découvre pas les raisons des fléaux qu'il nous envoie, il marque assez qu'ils sont justes, en nous témoignant que c'est celui, qui est souverainement juste, qui nous les envoie.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job livre 32,1)

LE PROCES OU PATRIARCHE TIKHON

Un jour, le patriarche dut prendre part personnellement, en tant que témoin, au procès engagé par les bolcheviks contre un groupe d'ecclésiastiques. Le patriarche fut averti que le sort des accusés dépendait de son témoignage.

Ce procès, auquel participaient un grand nombre de prêtres, s'acheva au début du mois de mai 1922 et fut l'occasion de présenter la *«justice rouge»*.

Voici la description par un témoin oculaire de l'interrogatoire du patriarche et de la conduite des accusés et du public.

Lorsque la figure imposante, vêtue de noir, apparut aux portes de la salle, accompagnée de deux escortes, tout le monde se leva involontairement. Toutes les têtes s'inclinèrent en un hommage profond et respectueux.

Sa Sainteté le patriarche fit calmement et majestueusement le signe de croix sur les accusés et, tournant sur les juges un regard direct, sévère et majestueux, attendit son interrogatoire, appuyé sur sa crosse épiscopale. «Vous avez ordonné que votre appel soit lu publiquement, appelant le peuple à refuser de se soumettre aux autorités», demanda le président du tribunal.

Le patriarche répondit calmement : «Les autorités sont bien conscientes que mon appel n'est pas un appel à refuser de se soumettre aux autorités, mais

seulement un appel à préserver nos objets sacrés, et au nom de leur préservation, à demander aux autorités de nous permettre de payer l'équivalent monétaire de leur valeur, afin que, tout en aidant ainsi les frères affamés, nous puissions encore préserver nos objets sacrés». – «Ainsi, cet appel coûtera la vie à vos serviteurs dévoués,» déclara le président du tribunal, indiquant d'un geste dramatique les accusés assis sur un banc.

Le staretz jeta un regard aimable et affectueux sur les ministres de l'autel et dit clairement et fermement : «J'ai toujours dit, tant aux autorités chargées de l'enquête qu'au peuple tout entier, que je suis le seul coupable. Ce n'est là que mon armée du Christ, qui exécute docilement les ordres du chef qui lui a été donné par Dieu. Mais s'il faut une victime rédemptrice, les agneaux innocents du troupeau du Christ doivent mourir.»

La voix du patriarche se fit entendre de tous les coins de l'immense salle, et il semblait lui-même grandir lorsque, se tournant vers les accusés, il leva la main et les bénit, en disant haut et fort : «Je bénis les fidèles serviteurs du Seigneur Jésus Christ pour souffrir et mourir pour Lui.» Les accusés tombèrent à genoux. L'interrogatoire du Patriarche était terminé.



Dans: orthodoxologie.blogspot.com

Le Seigneur garde nos pieds, quand son secours divin nous fait mépriser les succès remportés en ce monde et considérer sans crainte toute adversité, quand nous supportons allègrement le malheur, en tenant bon avec patience, et réprimons avec une humilité inébranlable l'orgueil de notre esprit, en le détournant d'une vaine satisfaction.

Saint Grégoire le Grand (explication du Livre de Rois 1, 106,5)

DE LA LUTTE SPIRITUELLE

Les anges déchus ont par nature une très grande force qui varie bien sûr selon leur rang. Pourtant, depuis leur chute, cette force est entravée par Dieu, et ils ne peuvent faire du mal que dans la mesure où Dieu le permet. «Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces.» (I Cor 10,13) Nous voyons cela par exemple dans l'histoire de Job : «Le Seigneur dit à Satan : Voici, tout ce qui lui appartient, Je te le livre; seulement, ne porte pas la main sur lui.» (Job 1,12) Quelque temps après, quand Job eut plus d'expérience et de force, Dieu permit une autre lutte plus forte : «Le Seigneur dit à Satan : Voici, je te le livre; seulement, épargne sa vie.» (ibid. 2,6) C'est donc selon que le Seigneur le permet qu'ils nous tentent, et c'est d'égal à égal que nous combattons avec l'ennemi du genre humain, et avec la grâce de Dieu, nous pouvons toujours vaincre.

«Il faut remarquer en ces paroles du Seigneur, la sage dispensation de sa Bonté; comment il permet au démon d'agir et qu'en même temps, il l'en empêche; comment il lui lâche la bride et qu'en même temps il la lui retient. Il y a des choses dans lesquelles il permet au démon de tenter Job; il y en a dans lesquelles il lui permet de l'affliger; mais il y en a d'autres auxquelles il lui défend de toucher.» Saint Grégoire le Dialogue, (volume 1, chapitre 2)

«La volonté de l'ange apostat est toute corrompue et dépravée; cependant Dieu la sait régler avec une providence si merveilleuse, que les efforts qu'elle fait contre ses élus leur sont utiles, en les purifiant par les tentations qu'ils leur suscitent.» Saint Grégoire le Dialogue, (volume 1, chapitre 13)

Pourtant, exceptionnellement le Malin peut dépasser les limites imposées, sans la permission divine, mais avec sa tolérance. Le Seigneur voit plus loin que les démons, – qui ne regardent que le profit immédiat – et Dieu sait qu'une chute même peut être avantageuse pour nous. Si le diable dépasse sa limitation et se montre plus fort qu'autorisé, et qu'alors, malgré tous nos efforts, nous chutons plus ou moins, cela nous humilie grandement. Cependant cette humiliation nous est plus avantageuse que la chute – apparement grave à nos yeux, – et n'est finalement pas un péché car le diable a lutté d'une manière illicite.

Voici un exemple chez les anciens :

Un anachorète était vierge, ignorant presque l'existence des femmes, et le démon de la fornication troublait. Le frère était enflammé par la passion, mais du fait de son ignorance, il ne connaissait pas l'objet de son désir. Le serviteur de Dieu aimait seulement sans savoir de quoi était amoureux. Un jour le démon lui montra un homme en train de forniquer avec une femme, mais Dieu voyant que la ruse du démon dépassait les limites protégea le frère et supprima le combat. Cela ne veut pas dire que nous pouvons mettre tous nos péchés sur ce compte. Le Christ seul jugera de nos péchés et ils sait ce que nous faisons par faiblesse, mauvaise habitude, volontairement ou autre.



Dans l'histoire des pères du désert est relaté que Satan dit un jour à Dieu que s'il ne peut faire tomber quelqu'un dans la journée il le fait pendant le sommeil. Le Seigneur lui répondit : «pas plus qu'un avorton n'héritera de son père, pas plus cela n'est compté comme péché pour ses élus».

Même les bons anges peuvent parfois aller trop loin, comme on le voit dans une autre histoire où un ange demanda à un saint moine de prier pour lui car Dieu le punit à cause d'un châtiment trop dur que l'ange avait infligé à des pécheurs comme moi.

«L'homme lui-même, quand la grâce surnaturelle de l'Esprit saint porte en lui une abondance de miséricorde, ne peut pas ne pas compatir pour toutes les créatures soumises à la perdition, fussent-elles les ennemis les plus endurcis du genre humain, c'est-à-dire les démons.» (saint Ignace Brianntchaninov (Traité su les anges)

Pour nous consoler un peu : à notre époque, où nous vivons, des ailes faibles nous sont données, et ce n'est qu'à grand-peine que nous traversons la mer de cette vie, et les démons de leur côté sont particulièrement acharnés pour nous faire tomber, car ils savent que leur heure est proche.

a. Cassien

LES SENTIMENTS DE DIEU

Quand l'Ecriture dit quelque chose de Dieu qui paraît indigne de sa Majesté, l'esprit du lecteur s'en trouve choqué, comme si l'on en pouvoir quelquefois parler dignement. Mais tout ce que l'on peut dire de Dieu ne peut être digne de lui, dès là que l'on le peut dire. Et si l'âme même toute épouvantée qu'elle est de sa grandeur infinie, est impuissante de le louer comme il le mérite, comment la langue en serait-elle capable par des paroles ? Ainsi le saint Esprit voulant faire connaître aux personnes, intelligentes, combien les choses divines sont ineffables, se sert quelquefois pour parler de Dieu des paroles mêmes que les hommes, prennent en mauvaise part; afin qu'on apprenne par ces manières de parler de Dieu, qui en paraissent indignes, que celles-là même qui parce qu'elles sont dans l'usage et l'approbation des hommes semblent être dignes de Dieu, n'en sont dignes en aucune sorte.

Dieu donc est appelé jaloux dans ces paroles de l'Ecriture : Le nom du Seigneur est jaloux. On dit qu'il est en colère, dans ces autres-ci : Le Seigneur est fâché contre Israël. L'Ecriture dit dans la Genèse qu'il se repent : le me repens d'avoir fait l'homme sur la terre. Et ailleurs : Je me repens d'avoir établi Saül roi d'Israël. Elle l'appèle miséricordieux dans un psaume : Le Seigneur est doux et clément; il est patient, et plein de miséricorde. L'Apôtre témoigne aussi que Dieu prévoit et sait les choses par avance, lorsqu'il dit : Ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés, pour être conformes à l'image de son Fils. Cependant il est sans doute qu'il n'y a proprement en Dieu, ni zèle, ni colère, ni repentir, ni miséricorde, ni prescience; mais toutes ces passions qui se trouvent dans les hommes, lui sont attribuées par l'Ecriture, lorsqu'elle se sert de notre manière de parler pour être entendue de notre faiblesse, afin de nous faire, de ces choses qui nous sont connues, comme des degrés par lesquels nous puissions quelque jour nous élever jusques à la sublime et incompréhensible hauteur de Dieu, tout-puissant.

L'on dit qu'un homme est jaloux, lorsqu'il veille avec inquiétude et tourment d'esprit sur la chasteté de sa femme. On dit qu'il se met en colère lorsqu'il s'émeut avec chaleur pour châtier quelque mal. On dit qu'il se repent lorsque ce ce qu'il a fait, vient à lui déplaire, ou que changeant de pensée, il fait une chose contraire à celle qu'il a faite auparavant. On dit qu'il est miséricordieux, quand il est touché de pitié en faveur de son prochain. Or le mot, miséricorde, vient de la misère dont notre coeur est touché, parce qu'en considérant la misère d'un autre, et y compatissant avec tendresse, la douleur que nous en ressentons dans le coeur le rend misérable, et le porte à vouloir délivrer son prochain de la misère qui le presse. On dit qu'un homme a une prescience des choses, lorsqu'il les voit avant qu'elles arrivent, et qu'il connaît ce qui est encore dans l'avenir, ayant qu'il devienne présent.

Comment donc appelle-t-on Dieu jaloux; lui qui ne souffre aucune inquiétude ni tourment d'esprit, pour conserver notre chasteté ? Comment dit-on qu'il se met en colère; lui qui punie nos fautes sans s'émouvoir ? Comment dit-on qu'il se repent, lui qui n'est jamais fâché de ce qu'une fois il a fait ? Comment est-il miséricordieux, lui dont le coeur est incapable de misère ? Comment a-t-il de la prescience; puis qu'on ne prévoit que les choses à venir ? Et nous savons qu'il n'y a aucun avenir aux yeux de celui, à l'égard duquel il n'y a point de passé qui ne soit plus, point de présent qui s'écoule, point de futur qui soit encore à venir. Car tout ce qui à notre égard a été, ou sera, est continuellement présent devant lui, de sorte qu'il est vrai de dire, qu'il voit plutôt qu'il ne prévoit toutes choses, qui lui sont toujours présentes.

Cependant on dit qu'il est émeu de jalousie, de colère, de repentir, de miséricorde, de prescience. De jalousie; parce qu'il conserve la chasteté de nos âmes, quoique ce soit sans aucune inquiétude ni tourment d'esprit. De colère, parce qu'il punit ceux qui pèchent, quoi qu'avec une âme exempte de trouble. De repentir, par ce que demeurant immuable en luimême, il change quelquefois ce qu'il semblait avoir résolu; quoiqu'à proprement parler il ne change que les effets extérieurs des choses, et non jamais de conseil et de résolution. De miséricorde, parce qu'il nous assiste dans nos misères, quoiqu'il le false sans avoir le coeur touché d'aucun sentiment de misère. De prescience, parce qu'il sait et voit les choses, qui à notre égard sont encore dans l'avenir, quoique lui étant toujours présentés, rien de ce qu'il voit ne lui soit futur. Car tout ce qui est, n'est pas vu de lui, parce qu'il est; mais il est, parce qu'il est vu de son éternité divine.

Lorsque l'Ecriture s'abaisse jusqu'au langage de la mutabilité et de la faiblesse de notre nature, il faut que nous nous servions de ces façons de parler, comme de degrés pour monter,

autant que nous le pouvons, jusqu'à l'immutabilité de Dieu; en sorte que nous le considérions comme jaloux sans avoir de jalousie; comme se mettant en colère sans être ému d'indignation; comme se repentant sans être touché de douleur et de repentir; comme miséricordieux sans ressentir de misère; comme ayant une prescience des choses; sans les voir avant qu'elles arrivent. Car il n'y a ni passé ni futur en lui; mais toutes les choses mutables y subsistent immuablement; elles lui sont présentes toutes à la fois, au lieu qu'en elles-mêmes elles ne peuvent être que l'une après l'autre; et rien de tout ce qui est passager, ne passe en lui; parce que les révolutions des siècles qui s'écoulent continuellement, demeurent fermes, et sont malgré leur course rapide comme fixées d'une manière incompréhensible dans sa divine éternité.

saint Grégoire le Dialogue (commentaire sur Job; 21,18)

LE LONG TOURMENT DE MIKHAIL IVANOVITCH BEZRUKOV

Un récit tiré de Fleurs paradisiaques de la terre russe, traduit du russe par V.F.Grigorieva

Notre Seigneur Jésus Christ, tel un Guide céleste, dirige invisiblement la vie de chaque homme vers le paisible havre céleste. Merveilleuses et indicibles sont les diverses voies de son dessein envers chacun! Il appelle chaque homme vers ses demeures célestes, et Il oriente la vie de l'homme de telle façon que celui-ci, volontairement ou non, contribue même, d'une manière ou d'une autre, à l'œuvre de salut des proches qui l'entourent.

Chacun d'entre nous, dans certains cas, en causant involontairement de la peine à son prochain et, dans d'autres cas, en accomplissant consciemment des bienfaits, collabore au renforcement de ce qu'il y a de meilleur chez son prochain. Le Seigneur accorde une grande faveur à certains : tel homme, par les souffrances endurées sur terre et pour lesquelles il sera doublement récompensé de joies célestes, est l'instrument de sa volonté de sauver les hommes.

Heureux celui qui comprendra cette grande mission, et se remettra volontairement entre les mains du Seigneur pour suivre le chemin qui lui sera indiqué, apportant à son prochain la lumière et la joie en Christ! Dans l'histoire russe contemporaine, au nombre important de ceux qui ont été choisis par la grâce, on peut en compter quelques uns qui – selon la volonté du Christ notre Sauveur – ont emprunté des voies peu ordinaires. Il s'agit de ceux qui ont enduré de longues années de maladies, et supporté de terribles souffrances, tout en manifestant une patience étonnante, enseignant ainsi aux autres à porter leur croix avec soumission et humilité.

Mikhaïl Ivanovitch Bezrukov était au nombre de ces élus de Dieu, et grâce aux témoins dignes de foi, nous allons vous raconter ce que nous savons de la vie de cet ascète, grand par sa patience et son humilité.

Dans la deuxième moitié du siècle dernier, un couple de paysans nommés Ivan et Catherine Bezroukov, habitaient le village de Makarov, circonscription d'Oufa, domaine des puissants Ossorguine. Villageois incultes, mais chrétiens pieux, ils étaient modestes et durs au labeur.

Ils passaient leur temps en servitude au domaine et supportaient sans mot dire les iniquités des intendants. Humbles, mais affables, ils recevaient chaleureusement tous les malheureux. Ils avaient deux fils et trois filles. Avec le temps, les enfants, grandirent et s'installèrent : Le fils aîné se maria et son père lui construisit un emplacement indépendant et il y commença une vie autonome, puis les trois filles trouvèrent d'honnêtes maris. Les seigneurs aimaient Ivan, qui servait souvent – autant qu'il le pouvait – dans la maison de maître. Seul lui était resté son jeune fils, que le Seigneur ne lui avait pas accordé de placer. Il mourut, alors que ce dernier allait sur ses quatorze ans.

Le benjamin de la famille, Mikaïl, naquit en novembre 1846. Dès son jeune âge, il était clair que ce garçon avait quelque chose de particulier. Il était aimé de tous, autant de son père Ivan Vassilievitch et de sa mère Cathérine Semenovna que de ses voisins. Il suscitait involontairement une bonne disposition de tous à son égard par son caractère doux et affable, son empressement à rendre service, avec discrétion, probité et désintéressement.

A la mort de son père, le jeune Mikhaïl mit toutes ses forces à sauvegarder le domaine paternel : il travaillait dur, du matin très tôt jusque tard dans la nuit, se rendant à l'église pour les fêtes – mais pas toujours, tant il était pris par son travail et son affaire. Il était d'une constitution robuste et bien fait de sa personne. Lorsqu'il atteignit sa dix-huitième année, sa mère et sa famille lui choisirent une bonne fiancée : une jeune fille du village, du nom d'Eudoxie.

Eudoxie était une belle jeune fille, bien faite, chaste et craignant Dieu. Elle accepta avec empressement d'épouser Mikhaïl. Elle se mit à l'aimer de tout son cœur et de toute son âme, et s'abandonnant résolument à la volonté de Dieu, elle prit place avec lui sous les couronnes. La mère se réjouissait du bonheur des enfants. C'est à peine s'ils virent s'écouler trois années de bonheur – tant il est vrai que le temps s'envole lorsque les jours sont heureux. Le jeune maître du logis et son épouse aimante travaillaient dur. Il travaillait aussi les jours de fête, oublieux du temps, de l'église et de la prière. Mais notre félicité terrestre est impure : ce n'est pas ici bas – dans la vallée des chagrins, la terre des afflictions, où il y a tant d'iniquités et de larmes abondamment versées – mais dans les cieux, que se trouve le véritable bonheur de l'homme. Très

vite, la joie, la paix et une honnête vie de labeur firent place à un profond malheur, qui s'abattit sur le jeune couple : l'un après l'autre, trois nouveau-nés moururent. Mais ce n'étaient que les premiers messagers de l'effroyable malheur qu'ils devraient endurer jusqu'à la fin de leurs vies.

En 1867, c'était le jour de la fête de saint Nicolas. Mikhaïl, en ce jour de fête, partit aux champs pour en ramener une charrette de foin. La charrette versait sans cesse, et Mikhaïl la redressait, encore et encore, jusqu'à épuisement de ses forces. En arrivant chez lui, il avala en hâte un seau entier d'eau du puits. Rapidement, il se sentit très mal. Il commença à souffrir sans répit : pendant le Grand Carême, abandonnant tous ses travaux, il s'alita. Une année passa sans que les médecines familiales ne le soulagent. A la fin de la première année de sa maladie, ses bras et ses jambes étaient envahis de terribles rhumatismes. On eut beau l'emmener consulter des médecins à Oufa, rien n'y fit. Là-bas, alors que Mikhaïl se trouvait dans la salle d'attente, il eut la vision d'un beau jeune homme portant une ceinture bleue croisée sur les épaules, semblable à un ange, qui l'observa et lui dit : «Rentre chez toi, il n'y a point de remède ici pour toi. Prends ton mal en patience !» Lorsque Mikhaïl parla de ce jeune homme au personnel de l'hôpital, ils écoutèrent perplexes, ne reconnaissant personne à cette description, et le cherchèrent en vain. On ramena Mikhaïl chez lui. Commencèrent alors de longues années de souffrances. Son corps se couvrit d'abcès, qui en mûrissant crevaient en dégageant une terrible puanteur. On ne pouvait plus passer à côté de sa maison tant l'odeur était insoutenable. La plante de ses pieds n'était qu'escarres putréfiées et nauséabondes. Ses bras se paralysèrent. Seul pointait l'index de sa main gauche. Il perdit l'usage de ses jambes, ses mâchoires se serrèrent, et le pauvre martyr ne pouvait même pas boire une goutte d'eau sans aide extérieure.

Sous l'effet d'un si long alitement, les plaies s'ouvrirent dans lesquelles les vers se mirent à fermenter ... Et cependant, la force de Dieu devait se manifester dans cette infirmité humaine !

La pauvre Eudoxie eut sa part de croix à porter : mais elle ne tomba pas sous le poids de cette croix, elle ne cria pas contre Dieu. L'état du malade était désespéré et désolant. On essaya encore une fois de l'emmener consulter les médecins de la ville de Bélébeï. Ils n'y trouvèrent aucune aide, pas même auprès d'une guérisseuse qui soignait à l'aide de plantes. Prenant le malheureux en pitié, elle lui fit avaler du poison à la place d'un remède, mais il n'eut aucune action. La situation était désespérée. «Sa santé et ses forces fondaient comme la cire d'une bougie brûlant». Mikhaïl ne pouvait être étendu que sur des planches nues. Il était impossible de lui laver le visage ou les mains à cause des plaies. L'écho de ses gémissements résonnait loin dans la rue, mais personne ne lui rendait visite; tous se détournaient de celui qui empestait.

Seules restaient auprès de lui sa mère et sa jeune et belle femme. Sa mère le veillait en pleurant, et souvent, en le regardant, elle disait toute en larmes : «Ce n'est pas mon petit Micha chéri qui est allongé là, c'est mon petit cœur qui souffre...» Quant à l'humble Eudoxie, se donnant docilement toute entière à son divin exploit, elle se consacrait à celui qui endurait de tels tourments; et il est difficile de concevoir toutes les épreuves qu'a traversées cette ascète au cours de sa vie, lourde de peine et de chagrin.

La mère se rendit à Birsk auprès du starets Cosma Ivanovitch pour lui demander de l'aide. Le pieux vieillard consola l'affligée et fit transmettre au malade l'enseignement suivant : «Serviteur de Dieu ! Je t'en supplie : sois mon frère : obéis, suis mon conseil : Remets-toi à la volonté de Dieu. Patiente trois mois encore, et moi, j'adresserai mes prières au véritable Guérisseur de nos âmes et de nos corps. Dieu, dans sa grâce, ne t'abandonnera point. Sois le serviteur de ton Souverain – marche selon ses commandements et tu seras guéri des maux de ton corps et de ton âme. Souviens-toi des paroles du Seigneur : *Mon joug est aisé et mon fardeau léger*» (Mt 11,30).

Ce conseil, griffonné sur un petit morceau de papier chiffonné portant l'écriture en pattes de mouche du vieillard, eut l'effet d'un baume vivifiant sur l'âme meurtrie. Sa famille lui lut une première fois ces précieuses paroles. Mikhaïl n'y comprit presque rien. On lui lut une deuxième puis une troisième fois... Ce fut exactement comme si un rayon de soleil avait transpercé la nuée du chagrin désespéré. Les larmes de son épouse et de sa mère frappèrent le cœur de Mikhaïl. Il se mit à pleurer et, selon les prières du starets Cosma Ivanovitch, un changement merveilleux s'opéra en lui. L'orgueilleuse volonté de l'homme en colère avait plié, son âme s'était soumise au Christ... Il avait compris l'appel de Dieu : porter avec humilité la croix de son infirmité. Alors, on n'entendit plus une plainte sortir de sa bouche. Dès cet instant, le martyr ne fut que consolation, appui, soutien. Non seulement il ne gémissait plus, mais il appelait tous à se soumettre à la volonté du Seigneur. Son épouse vivait des moments difficiles : la jeunesse s'enfuyait, le chagrin et le travail avaient depuis longtemps effacé sa beauté charnelle, elle épuisait ses forces en efforts démesurés. Par son travail, la pauvre, elle ne nourrissait pas seulement son époux, mais aussi sa belle-mère âgée. Malgré ses efforts acharnés, la seulette n'arrivait pas à bout de son ménage. S'occupant de son époux, elle n'avait que peu de temps à consacrer à son travail. Petit à petit, elle dût vendre leurs biens. Arriva le temps pénible où elle se sépara de leur dernière vache.

Quand Mikhaïl se remit dans la main puissante de Dieu, les douleurs intolérables se calmèrent, mais il ne recouvrit pas la santé. Lorsqu'on demanda à Cosma Ivanovitch : «Pourquoi cette maladie a-t-elle frappé Mikhaïl ?», celui-ci répondit : «Dieu le sauve de ses péchés». Visiblement, pour son salut, il ne devait pas retrouver la santé... Et du fait de sa maladie et grâce à leur patience, non seulement lui mais aussi son épouse et sa mère ont mérité les couronnes lumineuses et ont purifié leur âme; et de nombreux, très nombreux autres ont reçu des leçons et des enseignements salvateurs, apprenant ainsi à supporter les afflictions.

à suivre